

## PARCOURS Interview pour Canal + (1998)

De son Argentine natale aux portes de Paris où il a mis en scène la descente aux enfers d'un boucher chevalin, le parcours de Gaspar Noé est jalonné de rencontres qui lui ont permis de transcrire sur la pellicule son univers poétique et tourmenté. Pour nous, il raconte son histoire.

@ Quel a été votre parcours avant vos débuts derrière la caméra ?

Comme chacun, je n'ai pas demandé à naître, mais j'ai quand même eu la chance d'être le fruit d'un peintre très ludique et d'une assistante sociale politisée. C'était à Buenos Aires en 1963. Mes parents étaient argentins, mais comme mon père venait de recevoir la bourse Gugenheim, nous sommes allés vivre aux Etats-Unis, en pleine période Pop Art. Du coup, j'ai commencé à parler en anglais et en espagnol. Quand j'avais six ans, nous sommes revenus vivre à Buenos Aires que nous avons dû quitter pour raisons politiques l'année de mes douze ans. C'est en France que j'ai poursuivi ma scolarité. Bac C à dix-sept ans et, dans la foulée, entrée à l'école de cinéma Louis Lumière. "Tintarella di luna", mon premier court-métrage est en fait mon film de fin d'études. Je l'ai tourné pendant ma dernière année à Louis Lumière, mais j'ai passé ensuite une année encore à en assurer le montage.

@ Parlez-nous de ce premier essai.

Parlez-nous de ce premier essai. Il y était question d'une femme qui, après avoir été rendre visite à son amant, doit traverser la rivière pour rentrer chez elle. La nuit est tombée et elle n'a pas d'argent. Comme le passeur refuse de lui faire crédit, elle doit emprunter un pont sur lequel elle est assassinée par un tueur psychotique interprété par mon père. L'action était située au fond d'un volcan et il y avait un type qui surplombait la maquette du décor, une sorte de Dieu qui regardait d'en haut les personnages s'agiter. Ce film a circulé de festival en festival et il est passé à la télévision. Je crois que ça a été l'un des premiers courts achetés par CANAL+. Il a été diffusé à l'antenne juste avant "Eraserhead", ce qui représentait pour moi une consécration. Ce succès d'estime m'a en tout cas donné envie de continuer. Tout en suivant des cours de philo en auditeur libre, j'ai commencé à écrire des scénarios, dont une première mouture de "Carne".

@ Avant "Carne", vous avez réalisé "Pulpe Amère" ?

Je l'ai tourné en une journée grâce à un ami qui pouvait disposer pendant quelques heures d'une caméra et d'un décor de chambre à coucher aménagé dans un studio photo. Il avait récupéré de la pellicule du tournage d'un clip. Le scénario était très simple : un type viole sa bonne. Mais dès le départ, je savais que j'allais mettre beaucoup de voix off sur les images. J'y ai travaillé pendant six mois. Le protagoniste commence par se justifier. Il explique que toutes les bonnes veulent coucher avec leur patron par soif d'ascension sociale et que lui se contente de satisfaire les besoins de cette femme d'une classe sociale inférieure. Puis il entend un bruit, il croit que sa femme va sortir des toilettes et les surprendre. Il maudit alors cette bonne qui va tout lui faire perdre, sa voiture, sa maison. De toutes évidences, ce personnage a plein de points communs dans sa psychopathologie avec le boucher de "Carne", même si à la fin, le spectateur comprend que toute cette logorrhée provenait d'un poste de radio branché dans la pièce.

A l'époque, j'avais déjà rencontré Lucile Hadzihalilovic. Elle était passée sur le tournage de "Tintarella" et j'avais fait le cadre sur son court "la Première Mort de Nono". Nous avons découvert que nous partagions une envie de faire des films atypiques et nous avons décidé de créer ensemble notre propre société, les Cinémas de la Zone, pour financer nos projets. Au-delà de tous les inconvénients majeurs de l'auto-production, nous jouissons ainsi d'une plus grande liberté de création. Nous réalisons nos films comme nous le souhaitons sans nous soucier s'ils se vendront ou pas. Quitte à en payer les conséquences dans notre vie quotidienne.

@ Comment avez-vous financé "Carne" ?

J'ai déposé le projet à CANAL+ et au CNC. Au CNC, ils l'ont rejeté en affirmant que ce n'était pas un scénario mais un fait divers. En revanche, CANAL+ a fait un préachat de 30 000 F. C'était dérisoire par rapport à un court qui devait originellement durer une vingtaine de minutes, mais suffisant pour me motiver à acheter de la pellicule et à me lancer dans l'aventure. Par la suite, j'ai réussi à récupérer un peu d'argent du CNC via le compte de soutien TV et, au vu des premières images, CANAL+ a rajouté un peu d'argent. Le budget s'est ainsi étoffé au fur et à mesure, mais le tournage, étalé sur plusieurs mois a été une vraie galère. J'étais contraint de m'arrêter à chaque fois

qu'il me manquait de l'argent pour racheter de la pellicule ou payer le labo. Entre le tournage des premiers plans (ceux du catcheur masqué) et la présentation du film à la "Semaine de la critique", au festival de Cannes 1991, il s'est écoulé plus de deux ans. Pour vivre pendant tout ce temps, j'ai accepté des boulots d'assistant sur des pubs et des clips, mais je n'avais qu'une obsession : finir le film et sortir de mes dettes.

@ Quelles ont été vos sources d'inspiration ?

Au départ, j'avais juste le désir de faire un film sur un boucher à la sexualité un peu trouble en retrouvant le mélange de fait divers et de distance humoristique des "Tueurs de la lune miel", un de mes films préférés. Mais j'avais aussi comme référence deux magazines dont j'étais fan : Hara-kiri, pour son humour corrosif, et Détective qui, tout en insistant sur la cruauté des crimes, cherchait à comprendre les actes des assassins. Vers la fin du tournage, j'ai découvert un film autrichien qui pour moi est un chef-d'oeuvre : "Schizophrenia" (Angst de Gerald Kargl). Ce film hypnotisant par l'omniprésence de la voix off m'a incité à mettre plus de voix off dans "Carne". Et quand j'ai entrepris "Seul contre tous", je me suis dit que j'allais faire le film français où il y aurait le plus de voix off.

@ Malgré le succès d'estime de "Carne", vous avez eu du mal à financer "Seul contre tous"...

Les argentiers du cinéma français ne sont pas des cinéphiles. Après les prix et l'accueil élogieux de "Carne", je me suis dit qu'il serait assez facile de réunir les fonds pour tourner une suite. D'autant que Philippe Nahon, l'interprète du boucher, était très motivé. Mais toutes les portes se sont fermées et, une fois encore, seuls les programmes courts de CANAL+ et Alain de Greef m'ont apporté leur soutien en offrant le montant du préachat d'un nouveau court-métrage. J'ai donc décidé de réaliser "Carne 2" sous forme d'un moyen-métrage qui, accolé au premier film, pourrait constituer en salles un programme complet. Mais la fabrication de cette suite a pris tellement de temps qu'il ne me semblait plus opportun de ressortir Carne de cette manière. À un moment, j'ai même songé intégrer la totalité de "Carne" dans un unique long-métrage qui contera la saga du boucher. Mais on avait trop l'impression de commencer un autre film à la moitié de la projection. D'où l'idée de concevoir une suite indépendamment du premier volet, avec, juste au début, un résumé de "Carne" en images fixes. Quand je me suis lancé dans "Seul contre tous", j'ignorais si financièrement, je pourrais aller au bout de l'entreprise. J'ai pris le risque de faire un film qui resterait inachevé. C'est l'intervention providentielle d'Agnès b. qui a sauvé le film.

@ Avec de telles contraintes économiques, le tournage n'a pas dû être facile...

Le tournage n'a pas excédé une trentaine de journées mais étalées sur deux ans et demi. Je tournais quand j'avais de l'argent et quand mes comédiens étaient libres. Pour les décors, je devais m'adapter et négocier au coup par coup. Comme il était exclu de les louer au prix fort, je ne pouvais en disposer que dans des conditions particulières : après la fermeture ou au milieu d'une clientèle pas forcément ravie de voir débarquer une équipe de cinéma. Dans certains bars, la situation a dégénéré parce que des vrais clients un peu saouls et surexcités par la présence de la caméra voulaient participer à leur façon. Le plus simple consistait alors à leur confier un rôle, en espérant qu'ils jouent le jeu et ne s'obstinent pas à fixer la caméra. A plusieurs reprises, l'équipe a dû plier bagage dans la précipitation pour éviter la bagarre... Toujours à cause de nos manques de moyens, il arrivait qu'un décor saute au dernier moment. Je me retrouvais alors avec l'équipe et le matériel dans l'obligation d'improviser une nouvelle scène au dernier moment. C'est ainsi que j'ai imaginé la séquence avec le boucher et la junkie dans l'appartement à rénover que venait d'acheter l'un de mes assistants. Le film s'est allongé ainsi au gré des rencontres. Il a pris son poids en mélangeant une narration très structurée et des éléments pris sur le vif qui relèvent presque du documentaire.

@ Est-il vrai que votre film a failli s'appeler "Morale" ?

Oui, car la question de la morale, évoquée dès la séquence d'ouverture, est au coeur du film. Souvent quand on dit que quelque chose est amoral ou immoral, c'est par rapport à la morale officielle. D'après le dictionnaire, la morale est la science qui permet de distinguer le Bien du Mal. Mais où est le Bien et où est le mal ? Il y a plein de moments dans la vie où la distinction n'est pas nette. À chacun de s'y retrouver, à chacun sa morale. Tout au long de son parcours, le boucher agit en suivant son instinct et se cherche après des justifications morales. Mais c'est juste qu'il ressent le besoin de valider son instinct par son intellect.

En cherchant un titre, j'avais aussi pensé à "Rance". C'est l'anagramme de "Carne" et ça correspondait bien à

l'ambiance et aux décors dans lequel se débat le boucher. La France a pas mal changé ces dernières années, mais il y a six ans, au moment où passaient toutes les lois anti-immigrations, on y suffoquait. Si j'avais gardé ce titre, j'aurais placé au générique un logo de la France pour permettre l'association d'idées. A un moment, j'ai même songé intituler mon film "le Pénis", en référence au passage où le boucher se compare à une bite. Le pénis, ça évoque à la fois un attribut viril et un morceau de chair déconnecté du corps. Par association phonétique, ce titre aurait renvoyé aussi au Front National et aux tendances paranoïaques du boucher. Il me semblait inapproprié de faire un film sur la France sans évoquer cette xénophobie qui ne date pas d'hier. La xénophobie n'est toutefois qu'un des traits de caractère du protagoniste ; il est avant tout haineux de ce qui n'est pas lui, que ce soient les riches, les vieux, les femmes, les homosexuels, les étrangers, etc. Mais le Pénis (ou Pénis) était un titre trop lourd à porter, trop loin du film et je n'avais pas envie de faire de publicité au Front National en le citant. Bien qu'il sonne un peu western, "Seul contre tous" est le titre qui ressemble le plus au film.

@ Depuis la présentation du film à Cannes, qu'avez-vous fait ?

J'ai amusé et indigné les gens. Pendant un an, j'ai fait le tour de la planète pour présenter mon film, puis je me suis occupé de la sortie vidéo. Ensuite, j'ai réalisé un spot X pour l'usage du préservatif (Sodomites) et un clip. Mais les commandes, je n'aime pas beaucoup cela. Par ailleurs, j'ai réécrit le scénario de mon long-métrage "Soudain le vide". Il est très librement adapté du Livre des morts tibétains. Ca s'annonce comme une coproduction franco-germano-japonaise, avec aussi des Américains. Il est question de le tourner au Japon car on y parle de défonce, de techno et de toute une subculture qui existe particulièrement là-bas. Et puis j'adore Tokyo et j'aimerais filmer cette ville comme on ne l'a jamais vue à l'écran. En attendant le feu vert, je me lancerai très probablement cet été dans un mélodrame sexuellement explicite. Ce sera un tournage rapide (trois ou quatre semaines) en France, avec une équipe ultra réduite. Le casting n'est pas commencé, mais je pense que l'idéal ce serait de tourner avec un vrai couple. Le titre provisoire est "Love".

(source : Canal +)

Merci à Charles Manson